

Autour de la Shoah

Conférence musicale de Shura Lipovsky (chant) et de Corinna Coulmas (conférence)

le 7 janvier 2022 à Pouancé

Table des matières

Le but de cette conférence musicale	3
Présentations.....	3
Shura Lipovsky	3
Corinna Coulmas.....	4
Le yiddish.....	5
Le monde yiddish d'Europe orientale	5
La Shoah et ses répercussions	6
Le terme Shoah.....	6
La Shoah et sa signification aujourd'hui.....	6
Shoah, le film	9
Description du travail.....	9
L'enquête historique (1974 – 1978).....	9
La mémoire de la Shoah chez les bourreaux, les victimes, les spectateurs.....	11
Le tournage (1978 – 1979).....	12
Le montage (1980 – 1985).....	13

Le but de cette conférence musicale

Bonjour à tous, et bienvenue dans cette conférence musicale aux tonalités particulières que vous allez découvrir. Nous y poursuivons un double but. Par la musique et les textes des chansons yiddishs que Shura Lipovsky vous chantera, nous allons vous présenter *un monde* – ce monde yiddish riche et beau, très peu connu ici en France, qui a été annihilé en Europe de l’Est à l’époque du nazisme.

Tum ba-la tum ba-la tum ba-la-laika

Parallèlement, je vous parlerai de la *Shoah*, non pas des événements dans leur déroulement, mais de sa signification aujourd’hui. Il s’agit donc de *mémoire*, et du sens que nous donnons aux faits du passé, et c’est pourquoi je vous présenterai le film *Shoah* de Claude Lanzmann, auquel j’ai collaboré pendant dix ans.

C’est par la Shoah que le monde yiddish de l’Europe de l’Est, et une grande partie des communautés juives d’Europe occidentale, ont été anéantis. Cela vous paraît peut-être loin et un peu abstrait, mais nous chercherons à vous montrer en quoi tout cela peut vous concerner *directement* et *intimement*, vous les jeunes, 70 ans après les événements.

Voilà comment nous allons procéder : je vous parlerai, dans une première partie, un peu du monde yiddish, de sa langue et son histoire, et d’un certain nombre d’aspects théoriques et historiques de la Shoah ; et jevous raconterai, dans une deuxième partie, ce que j’ai vécu et vu pendant mon travail sur le film *Shoah*.

Shura, de son côté, ponctuera mes explication avec des chants, qui sont toujours en rapport avec ce que je dis. Avant de chanter, elle vous traduira ou résumera contenu des chansons, pour que vous compreniez de quoi il s’agit.

Avant de commencer, nous allons brièvement nous présenter, chacune l’autre, pour vous montrer comment nos biographies nous lient personnellement à ces événements.

Présentations

Shura Lipovsky

présentée par Corinna

est née à La Haye et habite à Amsterdam – c’est le lieu d’Anne Frank, dont vous avez récemment vu le spectacle ici. Pendant la deuxième guerre mondiale, son père juif, né en Ukraine, a appartenu à la Résistance juive en France. Il a fait passer des centaines enfants juifs en Suisse pour les mettre en sécurité. Après la

guerre, il est passé par différents endroits pour finalement atterrir à Amsterdam, où il s'est marié et a eu deux enfants, dont Shura est l'aînée.

Shura a grandi dans une famille cosmopolite et humaniste, où régnait une grande ouverture d'esprit. C'est à son adolescence qu'elle a découvert l'univers yiddish par les chants, qui l'ont profondément touchée. Elle a décidé d'apprendre cette langue et est rapidement devenue l'une des chanteuses les plus connues de ce répertoire dans le monde entier. Ainsi, c'est à elle qu'on a fait appel pour la célébration du 50^e anniversaire de la révolte du ghetto de Varsovie.

Utilisant son art, Shura Lipovsky s'implique pleinement dans le dialogue inter-culturel et inter-religieux. Elle a enseigné en Allemagne, où elle a travaillé avec des responsables spirituels de diverses religions lors de conférences auxquelles ont participé des Juifs, des chrétiens et des musulmans.

Aujourd'hui, elle écrit ses propres chansons en yiddish, les textes et les mélodies. Elle a été honorée pour son œuvre avec un prix en 2017 à New York et un autre en 2020 au Brésil.

Ainsi, elle a une part importante parmi ceux qui font actuellement renaître la culture yiddish de ses cendres à différents endroits du monde. Elle va vous chanter maintenant deux de ses compositions.

Der iker
Di tsait

Corinna Coulmas
présentée par Shura

a, comme moi, mené une vie cosmopolite : elle est née en Allemagne d'un père grec et d'une mère allemande. Corinna a grandi à Hambourg et à Francfort peu après la guerre, dont la présence était encore très sensible : les villes étaient en ruines, et il y avait des réfugiés partout, qui rappelait quotidiennement ce passé traumatisant.

Corinna a fait ses études à Hambourg, à Paris, à Jérusalem, à Florence et à nouveau à Paris, où elle a fait son doctorat. Elle a travaillé au théâtre, chez Gallimard et à l'AFP quand Claude Lanzmann l'a engagée pour le film qu'il avait décidé de faire : *Shoah*. Corinna y a travaillé pendant dix ans, pour toute la durée du projet, de 1974 à 1984.

Ensuite elle a collaboré avec l'historien Saul Friedländer à l'université de Los Angeles sur la mémoire collective de la Shoah. Elle a enseigné les religions comparées à la Sorbonne, qu'elle a finalement quittée pour écrire ses livres. Elle en a publié une dizaine.

Le yiddish

Avant de continuer, je vais peut-être vous dire quelques mots sur cette langue dans laquelle Shura chante. Le yiddish est apparu en Rhénanie aux alentours du X^e siècle. Il s'écrit avec des lettres hébraïques, de droite à gauche. Près 70% de ses mots viennent de l'allemand médiéval, 25% de l'hébreu et de l'araméen, c'est-à-dire des langues de la Bible et du Talmud. Le reste des mots yiddishs a son origine dans différentes langues slaves.

Le yiddish s'est propagé en Europe, puis dans le monde, au gré des migrations juives, qui correspondent aux persécutions dont les Juifs étaient victimes à toutes les époques. C'est donc une langue sans territoire fixe, au contact de multiples cultures. Elle a produit une riche littérature en prose, en poésie et en pièces de théâtre. Le yiddish puise son inspiration dans la tradition juive, mais s'exprime tout autant dans les sujets qui touchent à la modernité : il y a traditionnellement, dans cette culture, un grand engagement social.

Dans son parcours, le yiddish a traversé l'Europe. Il s'est propagé d'Allemagne aux pays de l'Est. À partir du XIX^e siècle, on le parle également dans des communautés juives qui se sont établies aux États-Unis, en Amérique latine et en terre d'Israël. Son registre va du roman courtois à la modernité new-yorkaise et reflète le destin juif pendant tous ces siècles.

Le monde yiddish d'Europe orientale

Ce monde yiddish d'Europe de l'Est, qui a été anéanti par les Nazis lors de la deuxième guerre mondiale, fut un monde complet. Dans la Pologne, la Russie et l'Ukraine, les Juifs étaient obligés de vivre dans des zones de résidence assignées, où ils étaient majoritaires. Leurs institutions, écoles, synagogues faisaient face à ceux du monde chrétien en toute autonomie. En même temps ce fut, pendant des siècles, un monde persécuté, méprisé, violenté : partout, des mesures répressives étaient employées contre les juifs, qui devaient vivre dans des ghettos. Des pogromes féroces ont diminué avec leurs massacres leurs communautés dès le 17^e siècle, et jusqu'au 20^e, où elles ont disparu. Tout cela se voit dans la littérature, la poésie et dans le chant.

À côté de ces textes la plupart du temps douloureux, où se reflète le monde extérieur, le monde yiddish se présente à nous comme un monde où règne un humour à toute épreuve (on le voit dans les contes, que Shura raconte souvent) et, parallèlement, comme un monde de l'intimité – une intimité qui règne dans la famille, la synagogue et dans les rapports avec les livres.

La Shoah et ses répercussions

Le terme Shoah

C'est donc sur ce monde-là que la Shoah s'est abattu. Que signifie ce mot, et de quoi s'agit-il au juste ? Jusqu'à la sortie du film *Shoah*, on désignait en France, comme aux États-Unis et les autres pays européens, ces événements, où 6 millions de Juifs de tous les pays européens ont été assassinés méthodiquement et froidement pour la seule raison qu'ils étaient juifs, par le mot *Holocauste*, qui signifie « sacrifice par le feu ». Cela n'a pas paru juste à une partie du monde juif. Avec Claude Lanzmann nous avons, lors de notre travail, toujours parlé de *Shoah*, le terme en usage en Israël, et Claude a finalement décidé de nommer son film ainsi.

Shoah signifie « catastrophe » en hébreu, et c'est bien d'une catastrophe qu'il s'agit, dans sa dimension absolue et traumatisante. Ce sentiment se reflète dans les chansons yiddish de l'époque, qui parlent de l'effroi, de la solitude et du désespoir des victimes.

Ay lu lu, in nakht un regn

La Shoah et sa signification aujourd'hui

La question essentielle que j'ai envie de vous poser aujourd'hui est la suivante : en quoi cela vous concerne plus que d'autres faits historiques que vous apprenez au cours de vos études ? Je vais moi-même tenter une réponse : peut-être par le fait que la Shoah est un exemple de *déshumanisation complète*. C'est la perte du concept de l'unité humaine, où les différences de race, d'origine, de langue et de religion n'ont qu'une importance secondaire par rapport au fait primordial que constitue l'humanité de l'homme. Or, ce qu'il faut comprendre, et c'est là où il faut être vigilant, c'est que cette déshumanisation, cette perte de l'être humain comme tel, de l'idée d'unité humaine, guette chacun de nous, parce qu'elle commence par de toutes petites choses. Par exemple, montrer du mépris à quelqu'un, l'exclure à cause de sa religion, de son origine, de la couleur de sa peau etc. de la communauté dont on fait partie ; que ce soit celle d'une classe, d'un club sportif, d'une famille – peu importe. Le problème est que ces premiers pas ouvrent la voie sur une pente glissante par laquelle, très rapidement, on arrive à des actes extrêmes.

Ainsi, nous commémorons aujourd'hui l'attentat commis contre Charlie Hebdo le 7 janvier 2015, qui a été suivi par celui sur l'Hypercacher, une supérette où on vend des produits alimentaires conformes aux prescriptions de la religion juive. Si l'attentat des journalistes de Charlie Hebdo pouvait encore prétexter d'être une réponse à une insulte faite à la religion musulmane par les caricatures de Mahomet, ce qui est naturellement discutable, celle sur l'Hypercacher n'est que du terrorisme aveugle qui vise des gens pour la seule raison qu'ils sont de « l'autre

bord » et ne font donc, aux yeux des terroristes, pas partie de la communauté des hommes.

La déshumanisation particulière que représente la Shoah a pu se faire si rapidement parce que son histoire est longue, elle est millénaire dans la civilisation occidentale et a laissé des traces importantes dans les mentalités. C'est aussi ce fait qui confère une importance particulière à cet événement. Les persécutions des Juifs ont commencé dès l'Antiquité. Au Moyen Age, il y a eu les Croisades, ensuite l'Inquisition et les pogromes. Tous ces actes, où un nombre incalculable de Juifs ont perdu leurs biens et leur vie, se basent sur des accusations antisémites. Cela commence par celle du meurtre du Christ (lequel a d'ailleurs été Juif et a défendu sa vision de la religion juive pendant toute sa vie, et a été tué selon un procédé purement romain, à savoir la crucifixion). De l'accusation du meurtre du Christ donc cela passait au prétendu empoisonnement des puits par les Juifs, suivie de l'accusation du meurtre rituel : même l'Église s'est érigé contre cette rumeur persistante comme quoi les Juifs auraient besoin de sang chrétien pour fabriquer les *matsot*, le pain azyme utilisé pour leur fête de Pâques. Pendant des siècles, chaque année à Pâques des Juifs ont été assassinés à cause de cette fausse accusation. Et aujourd'hui nous en sommes à l'accusation étonnante que ce sont les Juifs qui ont provoqué le Covid. Il y a eu des manifestations à plusieurs endroits d'Europe, de Varsovie à Londres.

Regardons maintenant le cas de la Shoah. Qu'est-ce que les Nazi ont pris du passé ? Entre autres, l'exclusion des Juifs des charges publiques, l'interdiction des mariages mixtes, les décrets de marquage par l'étoile jaune, le ghetto obligatoire. Vous avez pu le voir dans le journal d'Anne Frank : elle n'avait pas le droit de prendre le tram ; de sortir le soir ; de visiter des familles chrétiennes ; de s'asseoir sur un banc public... Un grand nombre de ces mesures avaient été façonnées pendant près de deux mille ans par les autorités de l'Église, puis par les gouvernements séculiers qui la suivaient.

Avec cet héritage-là, auquel ils ont ajouté l'extermination systématique, les Nazis sont arrivés au Mal absolu. Le Mal est en fait le Néant, le mot « Vernichtung », « destruction » en allemand, qu'on employait pour les Juifs, signifie « néantisation ». Car leur intention était que cette extermination devait toucher les Juifs du monde entier. Il ne devait pas en rester un seul.

Es brent

C'est de ce point de vue que la Shoah est le mal absolu. Elle n'est *que* destruction, sa visée est le néant, à la fois dans la décision (Solution *finale*, c'est-à-dire définitive) et dans l'exécution (l'anéantissement systématique de l'âme et du corps des victimes, qui passe par la dépossession de l'image de soi ; par l'exclusion d'un

groupe de la dignité d'être humain : « lebensunwertes Leben », « une vie indigne d'être vécue » est un terme unique dans l'Histoire humaine ; par la fabrication en masse de cadavres, et leur désacralisation : on utilisait les cheveux des victimes pour les matelas, et les os pour la fabrication de savon ; il s'en suit la mort sans sépulture ; et enfin par la destruction des traces, donc de la mémoire.

Quant aux Juifs, ils ont réagi de toutes sortes de façons à ce désastre, mais à aucun moment ils n'ont perdu leur humanité, même quand ils étaient abattus comme des animaux. On le voit sur les photos, prises d'ailleurs par les Nazis, où des parents sont avec leurs enfants devant les fosses communes dans lesquelles ils vont tous finir sous peu, et font tout pour les protéger contre la peur.

Cette thèse comme quoi les Juifs n'ont rien perdu de leur humanité lors de ces événements a été confirmé par les rencontres que j'ai faites avec des centaines de victimes pendant mon travail sur le film *Shoah* : ce n'est pas la souffrance qui déshumanise, c'est le fait de l'infliger à d'autres.

Une autre réaction juive au désastre de la Shoah a été la *révolte*, même dans les situations les plus désespérées : il y a eu des révoltes dans trois camps d'extermination, à Sobibor, à Treblinka et à Auschwitz. Et il y a eu la révolte du ghetto de Varsovie.

Zog nit keynmol

Tant d'héroïsme dans les situations les plus extrêmes, tant d'espoir au comble du désespoir demandait une réponse de la part de ceux qui l'ont reçu en héritage ; c'est pourquoi Claude Lanzmann s'est décidé de constituer une *mémoire* de ces événements, une mémoire à tous les niveaux et sous toutes les perspectives. Et il a décidé de le faire par un film.

Je ai rencontré Claude tout à fait par hasard, lors d'une réunion entre amis. J'avais 25 ans, lui en avait 45. Après des études de philosophie et plusieurs années d'enseignement universitaire en Allemagne, et une vie d'écrivain et de journaliste très en vue, où il a collaboré avec les philosophes Jean-Paul Sartre et Simon de Beauvoir à la revue *Les Temps modernes*, il venait de sortir son premier film, *Pourquoi Israël*. Je l'avais vu et adoré, ayant vécu moi-même en Israël. Nous en avons discuté, de cela et d'autres choses, et le lendemain, Claude était devant ma porte.

Il est rentré chez moi et m'a expliqué son projet. *Je veux faire un film à la hauteur de l'événement. Est-ce que vous comprenez cela ?* Je lui ai dit que oui, et il m'a dit de tout laisser tomber et de travailler avec lui. C'est ce que j'ai fait, et c'était une expérience d'une telle importance et d'une telle envergure, qu'elle a déterminé toute ma vie, et m'accompagne jusqu'à ce jour.

Shoah, le film

Description du travail

Trois étapes distinctes : l'enquête historique ; le tournage ; le montage.

L'enquête historique (1974 – 1978)

L'équipe

Au départ, on n'était qu'un trio polyglotte avec cinq langues de travail, des origines différentes, et des perspectives différentes. Il y avait tout d'abord bien-sûr Claude Lanzmann, puis moi et Irena Steinfeldt, qui est Israélienne. De formation scientifique, elle est devenue plus tard la directrice du département des *Justes des Nations* à Yad-va-Shem, le grand mémorial de la Shoah à Jérusalem. Bilingue allemand-hébreu, elle avait une parfaite connaissance de l'anglais ; le français s'y est ajouté plus tard. Même âge que moi, en égalité au travail.

Ce n'était pas un *travail* au sens habituel : pas de weekend, pas d'horaires, pas de vacances. Communauté de vie. Notre tâche : chercher à connaître tout ce qu'il était possible de savoir. Aucun détail n'était insignifiant, aucune recherche trop longue. Claude était d'une exigence impitoyable : il détectait le moindre cliché, la moindre paresse d'esprit. Pas commode, coléreux, mais au travail, il se soumettait à l'exigence de la pensée. Si un argument était bon, il se laissait convaincre.

Deux étapes

L'enquête historique s'est divisée en deux étapes : la recherche des documents ; et ensuite la recherche des témoins.

La documentation

Pendant l'enquête, nous cherchions à tout explorer. Bibliothèques, archives, actes de procès, pour établir une documentation tous azimut, dans le temps et dans l'espace.

La recherche des témoins

Pour commencer, nous n'avions que des noms. Pour localiser les *victimes*, adresses indiquées dans les documents, les acte de procès etc., sinon bouche à oreille.

Les Nazis Actes de procès, Einwohnermeldeämter. Ainsi, nous avons assez rapidement constitué un ensemble représentatif d'adresses de victimes, de bourreaux et de spectateurs.

Comment convaincre les témoins de se laisser filmer ? C'était longtemps notre principal problème. Prises de contact par écrit là où s'était possible, et surtout, sur place.

Pendant la deuxième période de l'enquête, nous partions tous les trois dans des directions différentes pour constituer le groupe de témoins que nous allions filmer : *Claude* a enquêté aux États-Unis, en Pologne et en Grèce, *Irene* en Israël et en Allemagne, *moi* en Allemagne, en Suisse et en Italie.

Irene et moi faisions un rapport écrit sur chaque visite. Notre tâche : convaincre les personnes interviewées de recevoir *Claude* pour une interview. C'est lui qui sera l'unique intervieweur de son film. Petit magnétophone dans le sac pour se souvenir ; entendre la voix.

Pour convaincre les *Nazis*, nous avons plusieurs subterfuges. Le principal était un institut fictif appelé l'*Institut de recherche d'histoire contemporaine* qu'on rattachait à la Sorbonne, dont le directeur était un certain Docteur Sorel, pseudonyme pour *Claude Lanzmann*. L'institut s'était donné comme tâche de collecter des témoignages sur la *Deuxième guerre mondiale*.

Les *Nazis* qui avaient un certain niveau d'instruction étaient sensibles à cette démarche et étaient souvent d'accord de se laisser interviewer, sans vouloir être filmés. C'est ainsi que j'ai été reçue par Dr. Eugen *Steimle*, haut responsable dans les *Einsatzgruppen*, [explication du terme...] condamné à mort après la guerre ; peine commuée en 20 ans de prison, libéré en 1954. Enseignant d'histoire (non sans ironie..) et d'allemand au lycée de *Wilhelmsdorf*. Intérieur bourgeois soigné, bibliothèque, thé et biscuits. Affable, mais son discours était verrouillé : il n'avait fait que lutter contre les résistants. Moi : *Et les enfants qu'on a mis devant la fosse commune et sur lesquels on a tiré ?* Lui : *Vous êtes jeune, Mademoiselle. Vous n'imaginez pas le mal qu'un enfant pouvait faire à l'armée allemande.* D'accord pour l'enregistrement vocal de « L'institut ». Comme on n'a pas pu traiter les *Einsatzgruppen* (pas de Visa pour l'URSS), on a laissé tomber.

Procédé semblable pour les *bureaucrates* parmi les *nazis*, comme par exemple *Stier*, qui s'occupait des « voyages » en train des victimes, que nous avons convaincus de donner une interview au Docteur Sorel et qui ont été filmés secrètement. Je vous en parlerai.

Pour les autres, les *assassins* directs, nous avons d'abord essayé de faire pareil, en allant directement chez eux en sonnant à la porte par surprise. Nous avons toujours essuyé un refus brutal, souvent les voisins s'y sont mêlés pour « protéger » cet homme qu'on « importunait ». Situations difficiles qui n'aboutissaient à rien.

Nous avons donc décidé un *changement de méthode* : localiser certains, voir dans quel cadre on pouvait les filmer, et les surprendre : *Oberhauser*.

Certains ont demandé de l'argent – ainsi Albert Hartl (RSHA, Einsatzgruppe C) qui nous a demandé 30.000 DM pour parler de l'Église et du NS, en écrivant qu'il « veut servir la vérité ». Nous ne lui avons pas donné cette occasion...

Notre attitude lors des interviews

Nous avons vite compris que nous devions à la fois montrer que nous connaissions tout, tous les détails des personnes, des lieux, des événements, de l'idéologie régnante, de la vie pendant la guerre – tout. Et en même temps, nous devions disparaître comme personnes, nous mettre à la place de l'interviewé et ne jamais réagir par l'effroi ou l'étonnement. Poser des questions et se montrer disponible pour n'importe quelle réponse. Ne pas juger.

La mémoire de la Shoah chez les bourreaux, les victimes, les spectateurs

Cela était indispensable, car la mémoire de la Shoah pose problème. Ni les victimes ni les bourreaux ne pouvaient construire à partir d'elle une mémoire « normale » qui, en liant les différents temps de la vie de quelqu'un, confère un sens à cette vie.

Pour ce qui est des *auteurs du crime*, je me suis rendu compte qu'il est impossible de bâtir une mémoire véridique à partir du mal qu'on a commis. *Violence et mensonge*, c'est le couple néfaste et inséparable qui détermine l'attitude des personnes directement impliquées dans les crimes de la Shoah. Tous les nazis que j'ai rencontrés ont accepté de participer à l'exercice de la *violence*, et tous ont réagi à ce fait par le *mensonge*. Mensonge sur leur rôle, sur leur responsabilité, sur ce qui a réellement eu lieu, sur leurs connaissances et leur évaluation des faits, sur leurs possibilités d'action.

Dans tous les cas, le mensonge était d'abord mensonge à soi-même. C'est un mécanisme de défense bien connu : même le pire salaud désire ne pas paraître tel à ses propres yeux. Ainsi, tous les bourreaux ont-ils pris soin de se présenter comme des personnes à la moralité intacte. On sait aujourd'hui que la plupart des persécuteurs n'ont jamais souffert d'un sentiment de culpabilité. Soit ils considéraient ne pas avoir fait du mal du tout, ou bien de ne pas être responsables du mal qui avait été commis. Concernant leurs actes, ils affirmaient avoir « fait leur devoir », et rien que cela.

Pour les *victimes*, les expériences directes de la Shoah impliquent toujours un traumatisme. Les souvenirs du supplicié sont comme un trou noir qui l'aspire quand il se penche dessus. D'où le nombre considérable de suicides parmi ces survivants, souvent des années, voire des décennies après la fin de la guerre, quand, d'un point de vue extérieur, tout paraissait aller bien.

Après l'épreuve, seulement deux possibilités existent pour le survivant. La première est *l'oubli*, ou plutôt le *refoulement* le plus complet possible des événements traumatisants. Une grande majorité des survivants ont choisi cette voie, la seule qui leur permettait de continuer.

La deuxième possibilité qui s'offre au survivant de la Shoah est de perpétuer le souvenir de ce qu'il a vu et vécu en le transformant en témoignage. Il devient alors, de victime, *témoin*.

Le mot hébreu pour « témoin » est עד (ed), qui signifie aussi « éternité ». Car le témoignage, pour des événements de la portée de la Shoah, est pour l'éternité ; c'est une déposition devant le tribunal de l'histoire.

Tsu eins zway dray

Le tournage (1978 – 1979)

Le tournage s'est fait en plusieurs fois, d'abord en Pologne, puis aux États-Unis, en Grèce, en Allemagne et à la fin en Israël. Équipes techniques différentes. Soudain, on n'était plus trois, mais une dizaine, régisseurs, caméraman, assistants, ingénieur du son, ce qui changeait la donne.

Vouloir faire *revivre* ces événements à la fois traumatisants et lointains impliquait qu'il fallait remettre les témoins dans la situation d'antan. *Gawkowski*, location de la locomotive. Achat de Vodka avant, pour le désinhiber. Ensuite, témoignage très émotif : on comprend qu'il avait vu beaucoup de choses, et déjà à l'époque compris qu'il amenait ces personnes à la mort certaine. Le salon de coiffure de *Bomba*. (... raconter la scène). Ramener les gens sur les lieux – *Srebrenik* (...).

Vouloir faire revivre ces événements signifiait aussi de parfois *pousser* les témoins, de les *forcer*, voire les *piéger*. Résistance de l'équipe technique qui ne trouvait pas cela « moral » – ni la connivence apparente avec les nazis, ni l'ironie cinglante vis-à-vis de certains Polonais, ou l'apparente brutalité avec les survivants. Moi, je n'étais pas choquée. La fidélité de Claude allait vers les morts. Et nous savions parfaitement que ce que nous faisons là était le *dernier moment et la seule occasion*, une occasion qui ne se représenterait plus jamais. Peu d'années plus tard déjà, quasiment tous ceux qui ont personnellement vécu les événements de la Shoah étaient morts.

La paluche

Pour le tournage des nazis, qui avaient été d'accord pour un entretien avec Claude sans vouloir être enregistré ou filmé, Claude avait réussi à convaincre les Israéliens de nous prêter une paluche – à l'époque, il y en avait très peu, seulement

sept, dans le monde. Par rapport aux moyens techniques d'aujourd'hui, cela paraît primitif, mais à l'époque, c'était révolutionnaire.

Fonctionnement : camionnette, où il y avait le récepteur, avec les techniciens devant la maison de l'interviewé. La camionnette déguisée façon hippie, avec des fenêtres collées. De l'extérieur, ça faisait comme des miroirs, ou du papier alu; mais de l'intérieur, on voyait. Moi, de mon côté, j'avais un sac à main, assez grand, dans lequel il y avait la paluche, c'est-à-dire l'émetteur. Le sac était également déguisé avec des rondelles du même papier-miroir, dont l'une était devant la caméra. Je devais garder le sac sur mes genoux pendant toute la durée de l'interview et le pointer sur la personne interrogée.

Plusieurs difficultés : ça éveillait le soupçon, notamment chez les femmes des nazis, toujours très sur leur garde. Et puis on ne savait pas si ça marchait. Il fallait donc que je me lève avec un prétexte (genre chercher un livre) après quelques minutes d'interview pour voir avec les techniciens si l'image était bien cadrée, le son audible etc. Ensuite retourner à ma place et me mettre exactement dans la même position dans laquelle on avait déterminé la bonne position de l'image. Dans une situation pareille, les accidents étaient inévitables – histoire de *Schubert*, Einsatzgruppe D, Sonderkommando 11b.

Le montage (1980 – 1985)

Nous avons tourné 350 heures. Il fallait maîtriser cet immense matériel. Premier pas : transcrire toutes les interviews, les dactylographier. C'était l'époque avant les ordinateurs.

Ensuite, un mois à la campagne, Claude, moi et Ziva Postec, la chef monteuse. Au retour à la maison, j'ai fait des résumés de toutes les interviews. Pendant le montage, je venais régulièrement voir, on discutait de chaque séquence. Quand une séquence était terminée, Claude la montrait toujours à Simone de Beauvoir et en parlait avec elle.

Sur les 350 heures de rushes tournées, neuf heures trente ont été retenues pour le film définitif. Le reste se trouve maintenant à Yad-va-Shem à Jérusalem et au Holocaust Centre de Washington, comme témoignage pour des générations futures. Et le film a été montré dans le monde entier, il existe comme un monument pour garder en mémoire ce qui s'est passé.

In den khurves von poyn

Mot de la fin de Shura, discussion avec les élèves.

Pour finir :

Di levone